

## Chapitre 1

Une petite main affolée qui court sur les draps, un corps meurtri qui se débat dans la nuit, des cris aigus qui percent le silence, un oreiller sur le visage en guise de bâillon pour étouffer les hurlements de douleur, puis l'agonie...

Une jeune enfant de neuf ans vient de perdre la vie dans d'atroces souffrances, assassinée dans sa chambre dont le verrou avait été actionné pour garantir sa sécurité...

Petite victime et témoin d'une violence inouïe, malmenée au cours d'une nuit terrifiante et interminable. Dans son lit, la petite martyre finira de se vider de son sang...

\* \* \*

Au sein du département de la Police Criminelle de Versailles, le commissaire Ferret cherchait du regard son ami et homologue Dan Kiefer. Son visage émacié portait les traces d'une importante contrariété...

- Dan, faut que j'te parle... En privé !
- Que se passe-t-il ? T'as vraiment une sale tête ce matin !
- Dan, c'est bien à l'institut psychiatrique Victor Broussail que Sam avait été interné il y a plus d'une trentaine d'années ?
- C'est bien ça, jusqu'à...
- Et bien le corps inanimé d'une enfant de neuf ans a été retrouvé à l'institut. Elle a été poignardée d'une dizaine de coups de couteau !
- Répète ce que tu viens de dire ? le commissaire Kiefer semblait atterré.
- Le tueur a pénétré dans sa chambre et s'est acharné sur elle comme un sauvage. Il lui a lacéré le visage, il l'a poignardée au niveau du bas-ventre et l'a laissé crever dans ses draps. Et pourtant, sa chambre avait été verrouillée...
- C'est pas vrai ! dit-il en massant ses tempes nerveusement.
- Ça ne va pas, Dan ? T'es tout pâle...
- Si, si, ça va... Y a-t-il eu constat d'effraction ?
- A priori, non. La porte et la fenêtre sont restées intactes, d'après l'aide-soignante qui a découvert le corps.
- Qui possédait la clef de la chambre ? On a des témoins ? La police scientifique est-elle sur place ?
- Non, pas encore. On vient de recevoir l'appel du directeur de l'institut et le divisionnaire s'apprête à nommer quelqu'un de chez nous pour diriger l'enquête...

Kiefer passa une main sur sa bouche, tout en se dandinant d'un pied sur l'autre.

- OK je m'y colle ! À plus tard, François !

Commissaire à la criminelle depuis vingt-cinq ans, Dan Kiefer luttait chaque jour pour ne pas sombrer dans la psychose. Des images traumatisantes s'imprimaient sur sa rétine à chacune de ses découvertes macabres. Des corps violentés, torturés et retrouvés dans d'improbables postures. Des hommes, des femmes, des adolescents, des enfants et même des nourrissons qui

payaient de leur vie la folie meurtrière. Kiefer tentait de cohabiter avec ses démons intérieurs qui le consumaient jour après jour. Le spectre des victimes peuplait ses nuits et réclamait justice. Dan Kiefer luttait avec ses propres armes et la violence en faisait partie. Elle était devenue une maîtresse incontrôlable, envahissante et pourtant nécessaire. Face à un dément, pensait-il, il fallait pouvoir se préparer à la riposte. S'adapter à son mode de pensée, à son mode de fonctionnement, adopter les mêmes codes et le même langage que lui. C'était la clef pour obtenir arrestation et aveux.

Kiefer frappa de deux coups secs à la porte du bureau avant de se poster devant le divisionnaire, les bras croisés derrière le dos, tel un militaire avant la bataille.

Sur le bord de son siège, Alain Figueiro prenait rapidement connaissance des nouveaux crimes sur le secteur. La lèvre pendante, une moue accrochée à son large visage, le divisionnaire ne s'habituaît toujours pas à la barbarie humaine. Toutes ces nouvelles affaires étaient plus terrifiantes les unes que les autres. Malgré tout, il se devait de prendre du recul et d'afficher un air quelque peu détaché. L'empathie ne devait pas être de mise, spécialement dans ce genre de profession.

- Qu'est-ce que vous voulez, Kiefer ?
- L'affaire Victor Broussail...
- Qui vous a parlé de ça ?
- Peu importe, j'suis au parfum maintenant !
- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée Kiefer, étant donné...
- Je vais bien, ne vous en faites pas. Laissez-moi cette enquête, c'est tout ce que je vous demande !

Il avait planté ses deux larges pognes sur le bureau, le regard braqué sur celui de son supérieur hiérarchique.

- Otez vos pattes de là ou je vous réexpédie dans vos pénates, c'est clair ?
- Dan se mordit la lèvre inférieure mais se résigna. Il fourra ses poings dans ses poches.
- Pourquoi cette affaire ? Je vous croyais allergique à la psychiatrie, Kiefer ? !
  - Je veux retrouver le pourri qui a fait ça à la gamine, c'est si compliqué à comprendre, Monsieur ?
  - Vous connaissez vos accès de violence, Kiefer, et franchement, vous lâcher au beau milieu d'un institut psychiatrique risque de traumatiser davantage les pensionnaires qui...
  - Sont pour la plupart des délinquants récidivistes ou des meurtriers !
  - Vous n'êtes pas dans le roman de Dennis Lehane, Kiefer ! Vous faites erreur ! Vous confondez la taule avec un institut de soins psychiatriques. L'institut Victor Broussail, ce n'est pas Shutter Island !
  - Monsieur... Un malade à l'arme blanche a... Kiefer s'interrompit subitement, visité par un flash sanguinaire. Une femme étendue sur le sol de sa cuisine, les entrailles à l'air, gisait dans une mare de sang noirâtre. Un malade... S'est acharné sur le corps d'une petite de neuf ans et je mettrai tout en œuvre pour lui passer l'envie de recommencer. Je vous promets que je ne brusquerai personne...
  - Ce serait bien la première fois... !

Figueiro rassemblait toute la papperasse éparpillée sur son bureau pour se donner un temps de réflexion. Le divisionnaire savait pertinemment que Kiefer était le meilleur enquêteur de la brigade. En dehors de ses méthodes peu orthodoxes, il arrivait toujours à ses fins, ce qui lui valait plus de la moitié des arrestations du département de la criminelle. Il était impératif de retrouver le *boucher* qui avait poignardé la jeune pensionnaire de l'institut. Seul Kiefer avait les compétences requises pour débusquer le meurtrier au plus vite et le stopper avant qu'il ne récidive. Il fit claquer sa langue contre son palais avant d'amorcer une réponse.

- Je... Je suis d'accord, à une condition, Kiefer...
- Je vous écoute !
- Vous enquêterez aux côtés du docteur Stéphanie Boisleau, psychiatre de notre département.

- Quoi ? Mais c'est une plaisanterie ! Vous savez bien que je bosse en solo. Je ne vais pas me faire chaperonner par une psy !
- C'est à prendre ou à laisser !

Dan Kiefer serra les dents. Il savait qu'il n'avait pas d'alternative. Il abdiqua et accepta d'un hochement de tête.

Figueiro contacta aussitôt la psychiatre. Il les présenta et leur formula quelques recommandations avant de les libérer.

Stéphanie Boisleau était une jeune femme d'une trentaine d'années. Un mètre soixante-quinze, soixante-dix centimètres de jambes... De longues boucles auburn auréolaient un visage juvénile. Un nez en trompette, des pommettes saillantes, des yeux de couleur noisette et une bouche pulpeuse qui rappelaient sans conteste le physique de l'actrice américaine Nicole Kidman.

## Chapitre 2

Pendant les dix premières minutes, au volant de la voiture banalisée, Kiefer demeura silencieux. Après un laps de temps qui lui parut suffisant, la psychiatre se décida à briser la glace.

- Monsieur Kiefer, je ne suis pas votre ennemie, vous savez...

L'enquêteur de la criminelle feignait l'indifférence.

- Je sais que vous n'appréciez pas ma présence à vos côtés, mais c'est ainsi. Il va falloir faire avec !

Son silence marquait clairement son mécontentement.

- Comme vous voulez... Mais ce ne sera pas facile pour moi de vous...

- Chaperonner ? Analyser ? Evaluer ?

- Non, de vous guider, monsieur Kiefer ! Vous allez pénétrer dans un milieu que vous ne connaissez pas, un milieu que vous ne maîtrisez pas avec un langage qu'il faut pouvoir décoder...

- Les maboules, je les connais bien. C'est mon quotidien ! Et je sais me faire comprendre !

- Pourquoi êtes-vous sur la défensive, Kiefer ?

Il laissa échapper un soupir d'exaspération.

- Cela n'a rien de personnel, la psy. C'est votre profession que je désapprouve !

- Appelez-moi Stéphanie, ça facilitera nos relations ! Je sais ce que vous pensez. Les criminels sont tellement obtus et renfermés sur eux-mêmes qu'on ne peut pas les raisonner. Mais sachez que nous...

- Les psys, vous ruinez notre boulot en une seule séance de thérapie ! Vous fournissez un alibi à leur folie en les persuadant qu'ils ne sont pas responsables de leurs actes, que leur comportement est lié aux traumatismes qu'ils ont vécus pendant leur enfance ! Cinq minutes après avoir quitté votre cabinet, ils recommencent à tuer, violer, agresser de pauvres gens, tandis que mes collègues et moi-même, continuons à annoncer la mort à des familles dévastées par la douleur !

- Ils peuvent changer, Kiefer, s'ils le désirent vraiment. Ça demande du temps, mais c'est le message qu'on tente de leur transmettre...

- On est bientôt arrivés. J'ai besoin de me concentrer sur cette affaire, si vous le permettez, Docteur !

- Je le permets !

En dépit de sa jeunesse et de sa récente carrière de psychiatre, huit années de pratique professionnelle, Stéphanie avait de l'assurance.

Dan Kiefer, était un homme désenchanté. Après tout ce qu'il avait vécu au fil de ses enquêtes, il avait fini par penser que l'être humain était foncièrement et définitivement mauvais, pervers, manipulateur et nuisible pour lui-même.

Pourtant, ses pensées n'avaient pas toujours été aussi sombres. Il avait vécu des années magiques auprès de son enfant et de son épouse toutes deux récemment décédées. Ces instants de pur bonheur lui avaient donné une lueur d'espoir. Il s'était ouvert aux autres et croyait davantage en la générosité et en la bonté. Mais cet optimisme avait cédé la place à la morosité et au désespoir depuis la disparition tragique de Solène et de leur fille, un après-midi d'été. Jour après jour, nuit après nuit, Dan luttait pour ne pas sombrer dans la dépression. Le seul remède qu'il avait trouvé était encore de s'investir davantage dans son travail, même si, en tout état de cause, il ne croyait plus en l'humanité.

Dans l'habitacle de la voiture, le silence s'était dilaté tout autour d'eux.

Le ciel était chargé de nuages noirs menaçants. L'hiver était rude et les rayons du soleil se faisaient de plus en plus rares.

Bientôt, à quelques kilomètres, l'institut Victor Broussail se dressait devant eux. Après s'être

annoncé au poste de garde comme à l'entrée d'une prison, Kiefer ressentit un profond malaise en pénétrant dans l'ancre psychiatrique...

De larges et interminables allées boisées desservaient des blocs de pavillons agencés de façon identique. De hautes murailles entouraient l'établissement, comme pour prévenir d'éventuelles évasions. Sur le plan architectural, Kiefer n'était pas si loin de la réalité. Il éprouvait la nette impression de franchir les portes d'une maison carcérale, ce qui avait été le cas quarante ans plus tôt.

Les arbres dépouillés de leurs feuilles déployaient leurs multiples branches, longues, fines et tordues comme les phalanges d'une sorcière. Ces conifères bordant les allées semblaient dissimuler de lourds secrets indicibles. Sur les carrés de pelouse disposés devant chaque bâtiment, quelques enfants au regard hagard déambulaient, désorientés. Ils contorsionnaient leurs doigts dans un mouvement circulaire. Un filet de bave s'écoulait lentement de la bouche de certains, comme si les muscles de leur mâchoire ne répondaient plus aux commandes. Un peu plus loin, une petite fille prenait un malin plaisir à s'arracher des touffes de cheveux qu'elle enfournait précipitamment dans sa bouche, avant qu'une infirmière ne l'oblige à recracher son écœurante mixture. Kiefer était dégoûté. Il visualisait des cheveux humides restés coincés dans la bonde de la douche. Quelle vision insupportable ! songea-t-il alors. Un spectacle de désolation presque aussi intolérable que ses fréquents cauchemars nocturnes qui le visitaient bien trop souvent.

Cette scène lui avait retourné le cœur. Il avait expulsé un long soupir. *Pauv'môme ! Qu'est-ce que ça peut bien devenir plus tard ?*

Quelques mètres plus loin, alors qu'ils continuaient de rouler au pas, une infirmière tentait de stopper l'auto-flagellation d'un jeune garçon de cinq ans, nu comme un ver. En dépit de la température hivernale, les vêtements à ses pieds, il fouettait ses testicules avec une branche. Chaque lacération lui arrachait des cris de douleur.

- Vous n'allez pas me dire que vous pouvez faire quelque chose pour lui ?

La psychiatre passa sa langue sur ses lèvres avant de rétorquer presque aussitôt.

- Comme je vous le disais, cela demandera du temps, je ne vous le cache pas. Mais cet enfant pourra s'en sortir s'il est sérieusement pris en charge !
- Foutaise ! dit-il entre les dents. Ces pauvres gamins sont voués à une vie de misère. Ils sont bien trop... torturés !

A mesure qu'ils continuaient leur lente progression en voiture, Kiefer semblait se décomposer. Une pâleur cadavérique s'affichait sur son visage.

- Ça ne va pas, Kiefer ? Vous êtes sujet à une crise d'angoisse ?

- Non, c'est juste une saloperie de migraine qui vient me chatouiller les tempes. Mais ça va aller, je vous remercie !

Et tandis qu'il broyait le volant de sa voiture tant la douleur se diffusait insidieusement jusque derrière ses orbites, un épais nuage noirâtre se liquéfia soudain, entraînant l'alerte générale. Des silhouettes en blouse blanche s'agitaient de façon frénétique pour tenter de rapatrier les enfants à l'intérieur des pavillons tandis que la pluie commençait ses ravages, lacérant les vitres de la voiture avec une violence hors du commun. Les essuie-glaces s'affolaient sur le pare-brise qui luttait pour ne pas se briser sous la pression des trombes d'eau.

Stéphanie Boisileau poussa un hurlement qui fit tressaillir Kiefer. Une jeune enfant à peine âgée de quatre ans avait surgi de nulle part. Se jetant sous les roues de la voiture, obligeant l'enquêteur à freiner brusquement. Par chance, Dan maîtrisait parfaitement l'aquaplaning. L'enfant, trempée jusqu'aux os, restait prostrée devant eux, le visage marqué par de sombres cernes qui auréolaient de profondes pupilles noires. Le visage cireux, le regard menaçant, elle continuait d'observer la psychiatre et le commissaire encore ébranlés par l'incident.

Quelques secondes plus tard, une jeune infirmière se précipitait pour récupérer l'enfant.

- Alors la psy, on y va ? On se jette à l'eau ?

- Amusant, je l'avoue... Allons-y, le flic ! J'suis prête ! dit-elle en accompagnant sa réponse d'un clin d'œil.

Pour la première fois depuis leur rencontre, Kiefer s'était enfin déridé.

Ils s'extirpèrent du véhicule et s'engouffrèrent rapidement à l'intérieur du pavillon le plus proche.

Le personnel infirmier détailla le couple qui venait de surgir subitement devant eux et qui dégoulinait sur la moquette. Kiefer croisa le regard fuyant de quelques enfants qui tournaient autour du personnel soignant. Celle qui semblait être la doyenne des infirmières s'approcha et les questionna sur la raison de leur présence.

- Commissaire Kiefer, de la brigade criminelle, et voici... ma partenaire, Stéphanie Boisleau... Excusez-nous pour notre intrusion mais nous sommes ici pour enquêter sur le meurtre de la petite Samantha Robino... Pourrions-nous avoir un entretien avec le directeur de l'établissement, je vous prie ?
- Vous n'êtes pas dans le bon bâtiment. La Direction, c'est le prochain pavillon sur votre droite, lâcha-t-elle, les sourcils arqués, d'un ton suspicieux.
- Y'a pas de doute, on n'est pas chez les gratte-papiers, mais plutôt à Maboule Land...confia-t-il sans baisser d'un ton, en observant les jeunes curieux sortis tout droit d'un *thriller*. Si vous le permettez, reprit-il comme si de rien n'était, nous allons en profiter pour vous poser quelques petites questions...

La psychiatre compléta la requête comme pour excuser l'attitude désinvolté de son collègue.

- Nous ne vous importunerons pas longtemps. Mon collègue est un peu à cran avec le meurtre de cette pauvre enfant, il faut le comprendre...
- OK, je suis désolé, je n'aurais pas dû dire ça Mesdames ! finit-il par cracher en tapotant nerveusement son stylo contre son bloc-notes.

Stéphanie sourit intérieurement : *c'est mieux, Kiefer, c'est mieux !*

- Allons, Mesdames, retournons vite au travail, les enfants n'ont rien à faire dans ce couloir !
- Hep, hep, hep ! la chef... restez avec nous. Je viens de vous dire que nous avons deux ou trois questions à vous poser !
- Il faudrait d'abord me témoigner un peu plus de respect ! lâcha-t-elle sèchement.
- De respect ?
- Je ne m'appelle pas « *la chef* » !
- J'ignore votre nom, et vous alliez partir. Vous n'êtes pas la chef de ces deux infirmières ?
- Si, mais on n'interpelle pas les gens par leur titre !
- Vous savez, y'a rien de péjoratif pour moi, *la chef, la psy, le flic*, c'est du pareil au même !

Stéphanie esquissa une moue, ce qui n'avait pas échappé à Kiefer.

- Bon... encore une fois, je vous prie de bien vouloir m'excuser... Alors, dites-moi, quel est votre petit nom ?
- Appelez-moi... *la chef*, ça suffira !

Le commissaire jeta un coup d'œil à sa collègue en désignant l'infirmière du bout de son stylo.

- Non mais, elle ne serait pas en train de se fout...

La psychiatre l'attira par le bras quelques mètres plus loin pour lui prodiguer quelques conseils.

- Calmez-vous Kiefer. Je reconnais qu'elle n'est pas facile à vivre, mais prenez sur vous si vous ne voulez pas qu'on vous retire l'enquête. Elle pourrait se plaindre au divisionnaire, pensez-y...!
- Hum hum... Vous avez sûrement raison, la psy ! enfin... Stéphanie...

Il mordilla son stylo et reprit l'audition comme si de rien n'était.

- Madame, connaissiez-vous la petite Samantha Robino ?
- Non, mais j'espère que vous retrouverez son meurtrier très rapidement !

Kiefer serra ses poings pour ne pas livrer le fond de sa pensée ; *on l'arrêtera, il sera jugé non responsable de ses actes et sera à son tour interné à l'institut !*

- Savez-vous de quelle maladie psychiatrique était atteinte l'enfant ?
- Non, je ne sais pas. Nous ne connaissons pas les antécédents de tous les patients. Il doit y avoir quelque chose comme 95 lits pour accueillir les enfants et les adolescents, alors... simplement je dirais que c'était une enfant au comportement violent !

- Je croyais que vous ne la connaissiez pas.
- En effet, elle ne faisait pas partie des enfants que je suivais mais, pendant ses moments de liberté ou dans les ateliers, j'ai eu l'occasion de la voir agir...
- Et... ?

Et elle n'était pas uniquement violente envers les autres mais aussi envers elle-même. Questionnez plutôt son référent, le docteur Catherine Tissot. Elle est psychiatre à l'institut. Le commissaire approuva la suggestion et opina tout en inscrivant le nom du psychiatre.

- D'après ce qu'on en sait, la petite était enfermée dans sa chambre pour la nuit. Habituellement, qui détient les clefs ?
- L'infirmière qui est de garde de nuit les remet à l'équipe de jour.
- Kiefer... la pluie s'est arrêtée. On devrait y aller maintenant. Le directeur doit nous attendre.
- Entendu ! Merci pour les infos et bon courage avec tous vos... patients !

Ils ouvrirent en grand la porte et quittèrent rapidement le pavillon. D'après les indications fournies par l'infirmière en chef, la Direction se situait à cinq cents mètres de là. Stéphanie Boisseau proposa d'y aller à pied, le ciel était dégagé...

- Si vous voulez... mais patauger dans les flaques, ça n'a jamais été mon dada !
- Quel ronchon, alors ! Et c'est quoi, votre dada ?

Il fixa un point imaginaire sans répondre. L'image de son épouse rayonnante de bonheur venait flirter avec son esprit blessé. Stéphanie comprit qu'il n'y avait peut-être plus grand-chose qui pouvait le transporter de joie. De toute évidence, il avait perdu le goût de vivre... Elle tenta de rattraper sa maladresse et poursuivit, l'air de rien.

- Vous savez que la marche est un très bon exercice, particulièrement quand on a...
- Quand on a quoi, Stéphanie ?
- De... l'embonpoint ! lâcha-t-elle en grimaçant.
- Ce n'est pas de la graisse, poupée, ce sont des réserves pour l'hiver ! rétorqua-t-il, l'air faussement vexé.

Dan Kiefer était un homme robuste. Un mètre quatre-vingt-neuf, cent kilos. Cinquante pour cent de muscles, cinquante pour cent de graisse. Son regard vif impressionnait tous ceux qui croisaient sa route. Une pupille bleue, une pupille noire. Large comme une armoire à glace, son imposante stature en décourageait plus d'un. Et il fallait bien reconnaître que l'ensemble était plutôt harmonieux, voire séduisant. Son costume tombait majestueusement bien et les petites lunettes rondes qui reposaient sur son nez n'étaient pas sans rappeler le physique de Jean Reno. Fan inconditionnelle du comédien, force est de constater que Stéphanie Boisseau devait probablement ressentir une sorte d'attraction, sinon une certaine sympathie à son égard.

- OK, miss Boisseau, on y va à pied. On bouge notre carcasse !

L'institut Victor Broussail, en vérité, s'étendait sur plus de 32 hectares boisés sur lesquels étaient répartis huit pavillons dédiés à l'hébergement. Une douzaine de lits pour chaque unité de pédopsychiatrie et 25 pour les adultes. Deux unités spécifiques avaient également été mises en place, l'une chargée des soins intensifs pour les enfants et les adolescents et la seconde pour les mères présentant un trouble après l'accouchement, lesquelles pouvaient être admises avec leur nouveau-né. Au total, Victor Broussail devait approximativement héberger 97 enfants et adolescents et 89 adultes. À cela se rajoutaient les 110 lits dédiés à l'accueil dans les unités d'hospitalisation à temps partiel pour les enfants, 5 pour leur famille et 43 pour les adultes. L'institut était incontestablement l'un des plus grands centres d'hébergement et de soins psychiatriques de toute l'Ile-de-France.

- Vous avez vu où passent nos impôts ? ! dit-il en agitant ses sourcils d'un air goguenard.
- C'est utile et nécessaire, Kiefer !
- Hum hum... si vous le dites. Vous avez déjà exercé ici, Stéphanie ?
- Non, je connais cet institut uniquement de réputation. Ils font du bon boulot !
- Vraiment... ? répliqua le commissaire un brin dubitatif, un brin provocateur. Chacun son point de vue docteur.

Stéphanie était passionnée par son métier, et l'idée que quelqu'un puisse mettre en doute

l'utilité de sa profession lui déplaisait totalement. Elle avait la vocation et défendait son travail avec la fougue de la jeunesse.

- Lorsqu'on est ignorant en la matière, Monsieur Kiefer...
- Dan, appelez-moi Dan puisque je vous appelle Stéphanie !
- On ne peut pas porter de jugements hâtifs ! dit-elle avec une pointe de contrariété.
- Expliquez-moi pourquoi la majorité des criminels sont des malades mentaux qui avaient déjà été traités en milieu psychiatrique...
- Je suis d'accord avec vous... chacun son point de vue !

Stéphanie Boisleau était mal à l'aise. Elle n'était pas prête à dissenter du sujet avec une personne aussi *réfractaire, bornée et de mauvaise foi*. Elle choisit de reporter la discussion à plus tard.

- C'est là, dit-il en désignant le bâtiment de l'index. Allons-y !

Kiefer s'effaça pour la laisser entrer.

*Elle n'est pas désagréable à regarder, la psy. Dommage qu'elle soit si réfractaire, bornée et de mauvaise foi !*

Le pavillon administratif dans lequel ils venaient de pénétrer, comme tous les autres bâtiments, avait été construit tout en longueur. Un immense couloir desservait une quinzaine de bureaux. Contrairement au personnel hospitalier, les employés administratifs portaient une tenue moins réglementaire, ce qui plaisait davantage à Kiefer. D'aussi loin que remontaient ses souvenirs, la présence du corps médical l'avait toujours indisposé.

Fort heureusement pour lui, dans ce pavillon-ci, la tension n'était en rien comparable à l'effervescence des autres bâtiments dédiés à l'hébergement et aux soins psychiatriques.

Un homme vêtu d'un costume clair sortit soudain de l'un des bureaux pour s'approcher de la machine à café placée dans le couloir. Lorsqu'il les aperçut sur le seuil de la porte, mouillés de la tête aux pieds, il sursauta.

- Monsieur, Madame... vous désirez ?

L'homme en costume-cravate demeurait statique devant le distributeur de boissons, qui remplissait son gobelet d'un liquide noir et fumant. À l'évidence, un expresso.

- Nous sommes de la police criminelle et nous souhaitons rencontrer le directeur. Il nous attend.
- Ah... oui, en effet. Je le préviens immédiatement !

Il virevolta et se dirigea vers le bureau de son supérieur hiérarchique. Quelque peu troublé par leur arrivée, il en avait oublié son gobelet qui continuait de fumer dans le distributeur.

- Bonne idée, le café, ça va nous réchauffer. Vous le voulez ? proposa Kiefer poliment tout en s'acheminant vers le distributeur d'un pas nonchalant. D'ici qu'il revienne, il sera froid et dégouiné, je lui rends service ! Je vous en offre un, ma petite demoiselle ?
- Euh... non merci !
- Comme vous voudrez ! dit-il en portant le gobelet à ses lèvres.

Quelques instants plus tard, l'employé était réapparu aux côtés d'un homme trapu, moustachu, les cheveux grisonnants qui donnait l'impression d'avoir beaucoup de difficultés à marcher au même rythme que son subalterne.

- Vous êtes le commissaire Kiefer, je présume ? Et vous...
- Je suis Stéphanie Boisleau, psychiatre à la police criminelle. Je suis une collègue du commissaire Kiefer ! anticipa-t-elle.
- Tiens, tiens je croyais ...
- Monsieur Barnard, coupa-t-elle expressément, pourriez-vous nous recevoir, le commissaire Kiefer et moi-même... ?
- Une psychiatre de la criminelle, hein... ?
- C'est exact, Monsieur le Directeur ! Nous n'avons pas de temps à perdre, je crois. Un cadavre vient d'être découvert dans votre institut..., renchérit-elle.
- Oui, vous avez raison, mademoiselle Boisleau !
- La police technique et scientifique est-elle sur place ? demanda Kiefer.
- Pas à ma connaissance...



Tout en répondant au commissaire, il ne pouvait s'empêcher de dévisager la psychiatre.

- Et le médecin légiste, est-il arrivé ? Eh, oh ! le directeur, je vous parle ! Je reconnais qu'elle est jolie, ma collègue, mais j'aimerais compter sur votre collaboration. Alors voulez-vous bien répondre à mes questions, je vous prie ?
- Bien entendu, je suis désolé...
- J'espère que le personnel hospitalier n'a rien touché ou déplacé, qu'il n'a pas souillé la scène de crime ?
- Non, Commissaire, l'aide-soignante qui a découvert le corps a refermé la porte à clef sans même entrer dans la chambre. Quand on a contacté la police, vos collègues en uniforme sont venus, ils ont dressé leur rapport et n'ont même pas pénétré dans la chambre pour les raisons que vous venez d'évoquer. Mais ils ont bien dû vous parler de l'affaire puisqu'ils ont contacté votre département de la criminelle...
- Bien entendu, sinon par quel miracle serions-nous ici ?
- Hum...
- Pour votre information, ce sera la même chose pour nous. La crim' attend toujours l'arrivée du légiste et surtout des collègues de la scientifique, la P.T.S. Il faut les laisser se concentrer et ne pas les harceler de questions auxquelles ils ne peuvent pas répondre instantanément. Ce ne sont pas des magiciens, vous savez, il faut les laisser travailler et ne pas risquer de polluer la scène de crime. Il n'y a bien que dans les films qu'il en est autrement... Veuillez m'excuser un moment, je vous prie !

La sonnerie du portable de Kiefer venait de retentir dans son imperméable encore humide.

Justement, ses collègues de la P.T.S. et le médecin légiste se trouvaient devant le poste de garde, à l'entrée de l'institut. Kiefer releva le menton et sonda le directeur pour connaître précisément le lieu du crime. Il le renseigna aussitôt et les guida jusqu'à son bureau.

- Dites-moi, dans quelles conditions le corps de la petite Samantha Robino a-t-il été découvert ?
- Ce matin, à l'heure du réveil, l'une de nos aides-soignantes a ouvert la porte de la chambre 312 et a découvert le corps...
- 312... ?
- Oui, 312, pourquoi ?
- Pour rien, continuez ! Concrètement, quelle a été sa réaction ?
- Quand elle a ouvert la porte et découvert le corps, elle a aussitôt alerté la sécurité avec son portable !
- Félicitations, l'aide-soignante !
- *L'aide-soignante*, comme vous dites, se nomme Christine Davoineau...
- Ah... vous aussi ?
- Moi aussi ?
- Non, rien !
- Si, je vous en prie, Commissaire. Dites ce que vous avez à dire !
- Monsieur Kiefer appelle souvent les gens par leur fonction, mais ce n'est pas un manque de respect, croyez-le bien !

Dan Kiefer ignore l'intervention de la psychiatre et continua à griffonner son bloc-notes.

- Les parents de la petite victime ont-ils été prévenus ?
- Les parents... Le père est en prison et la mère en cure de désintoxication...
- Beau tableau ! Mais les avez-vous tout de même avertis ?
- Non... J'ai pensé que peut-être vous pourriez...
- M'en charger ? On se repasse la patate chaude, hein... ?

Kiefer tapota du bout de son stylo le bloc sur lequel il était en train de noircir les pages. Il réclama les coordonnées des parents et les inscrivit en silence. L'image récurrente de cette femme éventrée dans la forêt lui revint en mémoire comme un cauchemar en boucle.

- Je crois savoir que vous disposez également d'une section adultes, n'est-ce pas ?
- Oui, ils sont plus loin et séparés des enfants et des adolescents !

- C'est heureux ! Séparés par quoi ? Un mur de trois mètres, une clôture électrifiée...?
- Non, enfin... Par... une haie dans un souci d'harmonie !
- Dans un souci d'harmonie ? répéta-t-il en serrant les dents. Il inspira une grande bouffée d'air afin de poursuivre plus sereinement son interrogatoire. Mais enfin, Monsieur le Directeur, vous rendez-vous compte que vous exposez de jeunes proies à de dangereux criminels. Je suis pratiquement sûr que, parmi vos pensionnaires, vous avez plusieurs prédateurs sexuels !

Barnard, offensé, s'était levé spontanément. À présent, son regard croisait le fer avec celui de Kiefer.

- Je vous interdis de me donner des leçons ! C'est vous qu'il faudrait interner, Commissaire ! Autant d'agressivité dissimule...
- J'suis pas venu pour me faire analyser abruti, mais pour trouver l'ordure qui a trucidé la gosse. Alors aidez-moi plutôt que de me vanter les bienfaits de la psychothérapie !

Un long silence s'installa dans la pièce. Stéphanie Boisleau choisit d'intervenir.

- Ecoutez, messieurs, il est normal que vous soyez tendus. Vous souhaitez l'un comme l'autre retrouver le meurtrier de la petite Samantha. Vous occupez une fonction différente et avez des contraintes de part et d'autre. Essayez donc d'harmoniser votre travail. Collaborez intelligemment !
- Je ne demande pas mieux si monsieur Barnard est d'accord. Sans ça, l'interrogatoire devra se faire à la P.J. et c'est beaucoup moins douillet...
- Entendu ! Abdiqua le directeur d'un ton irrité.
- Bien. Le pavillon des adultes est-il sous haute surveillance pendant la nuit ? reprit Kiefer.
- Ils sont... Enfin, non. Les plus violents sont enfermés à clef, on leur donne un sédatif, voire on leur met une camisole de force et une infirmière loge dans le même bâtiment.
- Ils ne sont pas plus surveillés que ça ?
- Mais... Je vous l'ai dit, ils sont enfermés...
- Mais, certains sont des assassins, des violeurs, des...
- Ne faites donc pas un amalgame ! Ils ne le sont pas tous, Commissaire ! Notre établissement n'est pas une prison et ces patients sont avant tout des malades respectables qui nécessitent des soins appropriés dans notre institut adapté aux...
- N'importe quoi ! lâcha-t'il, l'index et le pouce en pression sur le front.

Kiefer tentait de maîtriser sa colère. Stéphanie avait raison, le divisionnaire pouvait à tout moment lui retirer l'enquête. Mieux valait être prudent.

- Monsieur Barnard... vos patients ont-ils recours à des objets contondants ?
- Non, bien sûr que non, enfin ! Les bijoux leur sont même retirés dès leur arrivée et certains ne mangent qu'à la petite cuillère !
- Parlez-moi de votre institut. Cela fait-il longtemps que vous exercez ici ?
- Trente-cinq ans, cette année, annonça-t-il calmement.
- trente-cinq ans, déjà...
- En effet.
- Expliquez-moi son fonctionnement, la gestion des enfants, leur liberté et celle des adultes, le planning des malades et du personnel dans la journée, et pendant la nuit...
- A l'origine, Victor Broussail était une prison. Elle était destinée à remplacer la prison parisienne de la *petite Roquette* qui recevait des jeunes mineurs délinquants. En 1902, l'établissement a été transformé en école de préservation destinée à accueillir des enfants indisciplinés des écoles de la Seine et de l'Assistance Publique. Et ce n'est qu'en 1967 que le Conseil de Paris a décidé de transformer cette école en établissement hospitalier spécialisé en psychiatrie infanto-juvénile et...
- Bon, tout ça, c'est passionnant, mais on n'a pas trop le temps pour des cours d'histoire ! Aujourd'hui, comment ça se passe concrètement ? Combien y a-t-il d'employés, etc...etc.?
- Il existe 3 secteurs de psychiatrie générale regroupant des pavillons pour héberger les adultes, et 3 pour les enfants et adolescents. En journée, les enfants sont regroupés par cinq

ou six pour effectuer leurs activités. Il existe également une école, un gymnase, un terrain de sport, un atelier d'art plastique, une salle de théâtre, une bibliothèque, un CAT, c'est-à-dire Centre d'Accueil par le Travail, où nos pensionnaires peuvent apprendre un métier et bien entendu un pavillon destiné aux urgences. Pour ce qui est des enfants – Kiefer écoutait attentivement et prenait des notes sur son carnet – ils ne sont pas tous scolarisés ici, et ceux qui le sont n'y vont qu'une ou deux heures par jour. Tout dépend de l'enfant. Chaque planning est personnalisé et affiché en salle des infirmières. Chaque pavillon a une cour intérieure entourée de grillages et de carrés de jardin. Au rez-de-chaussée, ce sont les petits de 6 à 11 ans ; à l'étage, il y a les adolescents.

- Peuvent-ils correspondre entre eux ?
- Non, absolument pas. Il n'y a pas de correspondance. Chacun a une entrée qui lui est propre !
- Comment sont faits les pavillons ?
- Vous le verrez, l'intérieur se présente en deux parties. D'un côté, le dortoir avec les douches, qui sont l'un et l'autre fermés dans la journée, puis, sur l'autre aile, l'espace de vie avec une salle à manger, un espace cuisine, une salle avec télévision, un espace de jeux, une salle de détente avec des tapis pour pratiquer la gymnastique ou la relaxation avec une chaîne hi-fi...
- Le paradis, en somme! Poursuivez, je vous prie !
- Vous avez fini avec vos remarques déplacées ?
- Veuillez m'excuser... Parlez-moi de l'infirmerie... s'il vous plaît !
- L'infirmerie ne dispose que d'une trousse de premiers secours et d'antalgiques ; s'il arrive un accident, les patients sont automatiquement transférés vers un hôpital.
- Parlez-moi des dortoirs, à présent !
- Ils se composent de douze chambres individuelles et d'une chambre double. 14 enfants sont hébergés et les filles sont séparées des garçons.
- Qui va en chambre simple ?
- Les enfants les plus tourmentés et aussi les plus violents... La petite Samantha Robino occupait une chambre individuelle. Ce que nous ne comprenons pas, c'est comment le meurtrier a pu pénétrer dans la chambre...
- Avec une clef...
- Quelle clef ?
- Celle du personnel...
- Comment cela ? Vous insinuez que...
- L'assassin est peut-être l'un de vos employés, oui !
- Com... Mais, c'est impossi...
- Tout est possible. Vous devriez le savoir, vous qui accueillez toutes sortes de... personnalités. Quels sont les enfants qui sont systématiquement enfermés ? Les plus perturbés ? Les mêmes qui occupent une chambre individuelle ?
- En effet. Cela permet de canaliser les enfants psychotiques qui sont très dispersés.
- Et les fenêtres ?
- Impossible, ce sont des fenêtres anti-suicide qui ne laissent pas passer un corps, le but étant d'éviter les fugues !
- Je comprends. Parlez-moi du personnel.
- Il se compose le jour d'une infirmière, d'une aide-soignante, et d'un éducateur pour six enfants. Pour ceux qui vont à l'école, interviennent aussi un orthophoniste et un psychomotricien. Les psychologues, les psychiatres et les assistantes sociales voient les enfants à raison d'une ou deux fois par semaine, parfois plus. Tout dépend de l'enfant. Chaque pôle d'activité clinique est dirigé par un chef de service, mais qui ne connaît pas les enfants individuellement.
- Et c'est vraiment utile, tous ces professionnels de santé ?
- Bien entendu, Commissaire ! Bien entendu !

Kiefer songea intérieurement : *C'est beaucoup de dépenses pour un piètre résultat !*

- Poursuivez !
- Que souhaitez-vous savoir de plus ?
- En dehors de l'infirmière de nuit et de celle de jour, qui dispose de la clef des chambres ?
- Personne d'autre, enfin si, moi...
- Hum hum ...Et où les rangez-vous ?
- Ici même, tenez !